

tone au VI<sup>e</sup> Congrès — C. I. 944), qui en avoue en Amérique 10 à 11.000, en compte réellement 7 à 8.000. Encore sur ce nombre n'en est-il pas plus de 1.500 qui parlent anglais, et ce dans un pays de langue anglaise. Sur ces 1.500, on sera très généreux d'en accorder 200 qui soient nés en Amérique et soient aptes à y faire une efficace propagande auprès des ouvriers américains. Foster, le candidat du Parti, est de ceux-là. C'était évidemment le meilleur candidat que le Parti pouvait choisir, mais ses qualités indéniables d'agitateur ne suffiront certes pas à remonter le courant que le Parti a créé contre lui-même chez les éléments les plus avancés de la classe ouvrière par ses fautes renouvelées, son incompréhension de la situation, sa politique de zig-zag et les absurdités variées de ses tactiques syndicales successives.

Toutes les fautes des autres sections de l'Internationale ont été comme résumées par la section américaine et d'une façon peut-être plus caricaturale qu'ailleurs. Nulle part sans doute les méfaits de la bureaucratie, les ravages de l'esprit de coterie ne sont plus évidents, et c'est dans ce Parti, en raison de la faiblesse de son noyau prolétarien et de ses traditions révolutionnaires, que la dégénérescence stalinienne, rencontrant le moins de résistance, se

manifeste avec le plus d'éclat. Le Parti américain en dépit de sa faiblesse, ou plutôt à cause de cette faiblesse et de son éloignement des masses, est déchiré entre deux fractions rivales dressées l'une contre l'autre avec la dernière violence : toutes deux, quoi qu'elles pensent en réalité, se réclament hautement de la « ligne » officielle, ce qui donne à leur querelle l'apparence démoralisante d'une lutte de personnes.

Toutes ces raisons expliquent l'insuffisance politique du Parti communiste américain, le rôle effacé qu'il joue dans la campagne présidentielle. Cependant cette campagne, par l'intérêt même qu'elle suscite dans l'ensemble de la population, offrait au Parti l'occasion de mener une vaste agitation de classe et d'apporter des prévisions sérieuses sur la crise économique qui vient.

Le Parti ne l'a pas fait. Il n'a pas su devancer, il ne sait pas prévoir le réveil de l'esprit de classe ; il n'a pas su utiliser l'opportunité que lui donnait la campagne présidentielle pour préparer les voies de ce réveil et en marquer d'avance le caractère : brutal et d'une ampleur inouïe, à l'image même de la dictature que subit la classe ouvrière des Etats-Unis.

MAURICE PAZ.

## Le Martyre de Sacco et Vanzetti

*Upton Sinclair, le grand écrivain américain, fait actuellement paraître un nouvel ouvrage qu'il intitule « Boston », « Roman d'Histoire contemporaine », et qui doit être publié ces jours-ci à New-York. C'est, palpitante de vie et de vérité, toute l'histoire de Sacco et Vanzetti. Dès qu'il apprit la condamnation irrévocable et l'exécution imminente des deux martyrs, Upton Sinclair, qui vit depuis douze ans en Californie, prit le train pour Boston. Pendant quatre mois, sans relâche, il étudia l'affaire, interrogea tous les témoins, compulsant tous les documents, remontant à toutes les sources, ne négligeant aucun détail. Après avoir réuni une documentation énorme, il se mit à la besogne, travaillant jour et nuit, et, de ce grand effort, il est sorti le plus formidable réquisitoire qu'on puisse écrire contre la « démocratie » américaine, le récit le plus pathétique de ce qui a été en Amérique une autre affaire Dreyfus.*

*Tout ce qui, dans ce livre, a trait à Sacco et à Vanzetti est scrupuleusement exact, rien n'a été changé ni transposé par l'écrivain : les noms, les faits, les dates, le rôle de chacun, tout est de la vérité, tout est de l'Histoire.*

*Les travailleurs du monde entier trouveront dans cet ouvrage un fécond enseignement de classe, c'est pourquoi nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la primeur des pages qui nous ont semblé les plus significatives et les plus émouvantes.*

La Chambre de la Cour Suprême se trouvait au premier étage, simple, nue, glaciale, funèbre comme une tombe. Sept vieillards alignés et vêtus de soie noire y siégeaient, tenant la vie, la mort entre leurs mains.

On invita William G. Thompson à plaider, et

le petit groupe d'amis qui était là se prit à espérer, à exulter et à trembler. Hélas, ces sentiments n'étaient pas contagieux : comme ils étaient loin de toucher les vieux Messieurs haut perchés sur l'estrade ! On eut dit des momies habillées de noir, et, au cours de la longue plaidoirie, on put

constater que l'un d'eux s'était endormi profondément...

L'âge moyen de ces arbitres était soixante-huit ans (et la vieillesse augmentait chaque année !) plusieurs d'entre eux étaient malades une bonne partie du temps, de sorte qu'il était exceptionnel de voir la session au complet. Cela faisait retomber toute la besogne sur les épaules des quelques-uns qui demeuraient valides. Et il n'y avait pas moyen de se débarrasser des plus vieux, car plus ils étaient âgés, moins on avait de chances de les trouver accessibles à une idée neuve : ce que veulent les possédants, c'est que les choses restent dans la forme légale et gouvernementale ou elles sont. Rien de plus.

Le président, Rugg, était assis au centre ; il n'avait que cinquante-quatre ans — alerte, portant beau, accablant la défense de ses injonctions sans cesser de sourire. Il avait été jusqu'alors un habile Procureur de Comté et un ardent réactionnaire : c'était sa récompense...

\*\*

D'abord, la défense découvrit Mme Kelly et Mme Kennedy, les deux femmes qui, d'une fenêtre, avaient vu la voiture des bandits, et avaient pu examiner à loisir l'homme qu'on disait être Sacco. Elles avaient déposé devant l'Attorney Katzmann, affirmant que Sacco n'était pas cet homme, et, pendant cinq années, Katzmann avait caché cette preuve à la défense. Aujourd'hui, Thompson exigeait les procès-verbaux où figurait la déposition de ces femmes, mais le successeur de Katzmann, Ranney, se trouvait mystérieusement incapable de les retrouver. C'est à ce moment que Ranney se présenta devant le juge Thayer et fit cette déclaration cynique : « Je me demande vraiment si Mr Thompson n'a pas une conception exagérée et vraiment trop éthique du rôle d'un attorney (procureur) de district ! »

Ce fut ensuite la confession de Madeiros. Celestino F. Madeiros était un jeune Portugais, associé à une bande qui avait tué le caissier d'une banque de Wrentham afin de le dépouiller. Il se trouvait à la prison de Dedham, et il éprouva des remords de conscience, déclara-t-il, lorsque la femme de Sacco vint à la prison avec son bébé. Le 18 novembre 1925, il écrivit sur un morceau de papier : « Par la présente, j'avoue avoir participé au crime de South Braintree et je déclare que Sacco et Vanzetti sont absolument innocents de ce crime. » Il fit passer le papier à un camarade de confiance qui, à son tour, le remit à Sacco.

Vinrent les confessions de Letherman et de Weyand, deux agents du Département de la Justice, qui commençaient aussi à avoir des remords. Depuis que la guerre contre les « rouges » se relâchait un peu, ils avaient quitté le service secret. Dans des déclarations légalisées, ils révélèrent le rôle que les agents de police avaient joué dans l'« établissement » de la culpabilité de Sacco et de Vanzetti. Ils disaient en substance que le Ministère de la Justice était convaincu de

l'innocence de Sacco et de Vanzetti dans le crime de Braintree, mais qu'on désirait se débarrasser d'eux du seul fait qu'ils étaient anarchistes. Le Ministère avait fait tenir au bureau de l'Attorney de district une quantité de « preuves », moyennant quoi l'attorney du district s'engageait à aider le Ministère à se procurer des renseignements. Une large masse de correspondance, classée dans les dossiers du Ministère, à Boston, établirait d'une façon édifiante ce qui avait été fait.

Alors, toutes les énergies de la défense se tendirent vers le but suivant : obtenir les dossiers en question. Thompson adresse une requête à l'Attorney général des Etats-Unis, issu du village même de Calvin Coolidge, Vermont. Mais Thompson pas plus que personne, ne peut mettre la main sur les dossiers. L'Attorney général ne répondit même pas à cette requête, pas plus qu'aucun de ses subordonnés. Quant à Fred Katzmann et à Harold Williams (nommé juge entre temps !) ils ne bougèrent ni l'un ni l'autre.

La requête à fin de révision du procès fut présentée au juge Thayer en septembre 1926. Ce jour-là, la vue de William G. Thompson fut véritablement un beau spectacle. Car il était touché au plus profond de son sens moral et il parla comme un prophète des anciens temps. Il fit allusion à Fred Katzmann : « Pensez à ce que cela signifie, Votre Honneur, pensez à ce que cela signifie ! Mr Katzmann savait, il sait encore aujourd'hui que Fred Weyand et Lawrence Letherman ont dit la vérité. Cette vérité est d'une importance capitale. Songez à ce qu'ils ont dit ! Les dossiers des bureaux de Boston débordent de lettres de Mr Katzmann, de documents prouvant la collaboration étroite dans la préparation du procès, des agents de police et de l'Attorney de district. Il n'est pas un agent de police ayant travaillé pour le procès qui ne soit convaincu de l'innocence de ces hommes : « ... Mais chacun de nous pensait qu'ils devaient être déportés car ils étaient anarchistes et ne croyaient ni à la propriété privée, ni au gouvernement organisé. »

« Ah ! comme ces mots vont retentir dans le monde ! Propriété privée ! Songez à la répercussion que cela aura ! L'homme qui, en Amérique, ne croit pas à la propriété privée peut être puni de mort, qu'il soit coupable ou non ! Si vous permettez qu'une telle chose se fasse, voilà ce qu'on dira, d'un bout du monde à l'autre ! Pouvons-nous supporter une telle réputation ? Je ne me soucie guère de ce que Votre Honneur pense de Mr Katzmann. On l'a peut-être induit en erreur. C'est possible. Loin de moi l'idée d'attaquer Mr Katzmann sur un autre terrain que celui des faits. Mais les faits sont indubitables. Il est demeuré silencieux en face de telles accusations. Tout ce que je pourrais dire serait moins éloquent que ce silence. Je n'y ajouterai pas un mot. »

\*\*

Voilà pour l'Attorney de district. Ensuite, Thompson tourna son attention vers l'homme de loi du village de Vermont : « Et que dites-vous du refus de produire ces pièces ? Envisagez les